



CLASSIQUES
GARNIER

POUILLOUX (Jean-Yves), « Préface », *Montaigne L'Éveil de la pensée*,
p. 3-6

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5610-7.p.0002](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5610-7.p.0002)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1995. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Prenant brutalement conscience du temps qui passe, je me décide aujourd'hui à réunir certaines des études que j'ai consacrées à l'oeuvre qui accompagne ma vie depuis bien longtemps, *les Essais de Michel de Montaigne*. Un premier texte a été écrit il y a plus de vingt ans. Moi alors et moi aujourd'hui sommes bien deux, et j'aurais beaucoup de présomption à corriger un écrit ancien au nom d'une opinion qui serait meilleure d'être actuelle. Relisant ces pages familières et lointaines, j'y retrouve une verdeur, une alacrité qui me semblent résonner comme un emportement juvénile, une fougue qui m'ont quitté avec les années. C'est aussi que j'essayais alors de faire entrer un peu d'air vif dans un milieu confiné et dormant ; une certaine verve polémique, des formules frappantes correspondaient à un certain combat. Je ne les renie pas, mais elles sont devenues moins nécessaires aujourd'hui, les études montaignistes moins engoncées dans le carcan lénifiant qui était le leur. Le Montaigne aimable, dispensateur d'une sagesse souriante, a laissé peu à peu la place à un éveilleur, souvent provocateur, qui dérange au moins autant qu'il apaise et qui incite à se poser des questions plus qu'il ne fournit des réponses. Peut-être est-ce cela qu'on appelle, sans mesurer toute l'ampleur de ce que cela signifie, un maître à penser, à savoir un homme qui nous raconte les illusions et les certitudes qu'il lui a fallu perdre, les blessures et les deuils qu'il lui a fallu accepter pour se trouver enfin devant une évidence dévastatrice et

féconde, celle d'avoir à se mettre à penser en chaque occasion comme si l'on s'éveillait d'un songe de somnambule auquel l'habitude nous fait attribuer la consistance de la réalité.

C'est à quoi je n'avais sans doute pas suffisamment été sensible moi-même, trop absorbé que j'étais par la quête d'une logique de la pensée. Cette préoccupation, légitime d'ailleurs, m'avait conduit à porter une attention trop exclusive au versant critique des *Essais*, à accompagner avec délectation l'entreprise de démolition ironique qui s'y exerce en effet contre les illusions et les croyances, contre la présomption. Mais du même mouvement, mon propre désir de pureté dessinait sans le savoir un continent habité par la vérité et d'où les équivoques pourraient être absentes. Même si je n'allais pas tout à fait jusque-là, c'est, me semble-t-il aujourd'hui, vers cet horizon que se dirigeait *Lire les Essais*. Il m'a fallu de nombreuses années pour comprendre, à la fois dans les *Essais* et dans ma propre vie, que c'est dans la réflexion au présent que peut se mettre en pratique un certain rapport au vrai et qu'il est sans cesse à éprouver de nouveau, à essayer, puisqu'il est sans cesse menacé à notre insu par notre soif inextinguible de certitude. Ce que j'avais d'abord lu comme une critique intellectuelle relativement distante m'apparut sous un jour nouveau : l'activité de penser se lesta d'une gravité vitale en même temps que j'y percevais paradoxalement une alacrité joyeuse, j'étais de plus en plus sensible à l'extraordinaire énergie qui anime les phrases, les interrompt, les reprend ou les retourne, à l'obstination avec laquelle Montaigne ne lâche son gibier que pour mieux le surprendre, et, le cas échéant, se surprendre avec lui. "Nous ne sommes hommes, et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole". C'est aussi par la parole que nous

pouvons nous relier à l'expérience. Il m'a fallu toutes ces années pour me convertir à cette évidence que le monde est là, que nous en faisons partie, mais que nous en sommes séparés par l'idée que nous nous en formons, par la représentation que nous nous formons de nous-mêmes. Penser prit soudain un sens que cela n'avait pas auparavant, celui de s'éveiller à la réalité, de "voir les choses comme elles sont". Il m'a fallu l'aide de la tradition orientale et la lecture de Maurice Merleau-Ponty.

Les études réunies dans la seconde partie de ce livre portent la trace, je l'espère en tous cas, de cette incarnation de la pensée que je crois essentielle à l'entreprise des *Essais* et qui est devenue essentielle à ma propre vie.

Janvier 1994

